

centre dramatique  
national

# La Commune

## Pièce d'actualité n°18 Le Journal d'une femme nwar



DU 8 AU 20 NOVEMBRE 2022

DURÉE 1H50

MAR 8 & 15, MER 9 & 16, JEU 10 & 17 À 19H30,  
VEN 11, SAM 12 & 19 À 18H,  
DIM 13 & 20 À 16H,  
VEN 18 À 20H30

avec le Festival d'Automne à Paris  
avec la participation d'Arte France

Contact presse La Commune **OPUS 64**  
Aurélie Mongour, a.mongour@opus64.com  
Arnaud Pain, a.pain@opus64.com  
+33 (0)1 40 26 77 94 | www.opus64.com

# Aubervilliers

# Pièce d'actualité n°18

## Le Journal d'une femme nwar

écriture

**Matthieu Bareyre,  
Rose-Marie Ayoko Folly,  
Marion Siéfert**

réalisation **Matthieu Bareyre**

avec **Rose-Marie Ayoko Folly**

prise de vue et prise de son  
**Matthieu Bareyre**

montage  
**Matthieu Bareyre,  
Isabelle Proust,  
Rodolphe Molla**

assistant réalisateur et assistant  
montage **Housseem Bokhari**

montage son **Stéphane Rives**

mixage **Jules Wysocki**

étalonnage **Amine Berrada**

bruitage **André Fèvre**

sous-titrage **Olivia Fuller**

production **La Commune CDN  
d'Aubervilliers, Alter Ego  
Production (Cécile Lestrade &  
Élise Hug)**

avec la participation d'**Arte  
France (Karen Michael &  
Fabrice Puchault)**

coproduction **Festival  
d'Automne à Paris**

→ en amont des projections à La Commune, CDN d'Aubervilliers, le projet sera présenté sur le territoire dans des structures partenaires de la Seine-Saint-Denis

→ mercredi 16 novembre, à l'issue de la projection, les critiques de cinéma Lucie Garçon, Josué Morel et Jean-Michel Frodon partageront leur analyse du film et échangeront avec les spectateurs

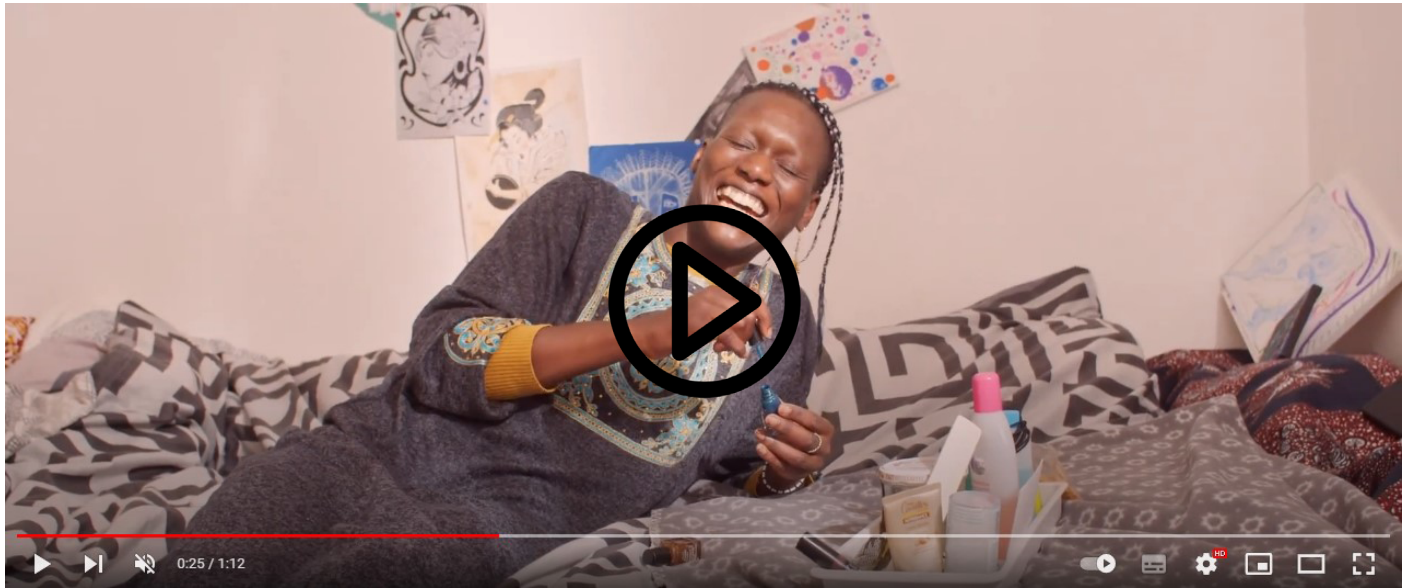
→ dimanche 20 novembre, un atelier-garderie pour les enfants sera proposée pendant le spectacle

→ d'autres rencontres et événements sont en cours de planification, n'hésitez pas à consulter le site de La Commune pour accéder à l'intégralité actualisée de la rubrique « autour du spectacle »





# bande annonce



<https://www.youtube.com/watch?v=ILTMYXlVj2s>

## résumé

En avril 2016, Matthieu Bareyre rencontre Rose-Marie Ayoko Folly sur la Place de la République. Il y tourne son premier long métrage documentaire *L'Époque* dont elle deviendra la figure centrale. Quelques années plus tard, lorsque le Théâtre de La Commune d'Aubervilliers l'invite à créer une Pièce d'actualité, le réalisateur choisit de faire le portrait filmique de cette jeune femme, entre-temps devenue l'une de ses plus proches amies.

Avec pour point de départ les carnets intimes de Rose, le film suit au jour le jour une amitié qui se construit autant dans l'échange que dans le clash, et qui est hantée par les démons que les deux amis cherchent à exorciser, l'héritage raciste et colonial de la France, la bipolarité de Rose son « pet-au-casque », les blessures de l'enfance. Le « nwar » du titre, emprunté au rappeur Damso, renvoie ici autant aux stigmates de la race et de la folie qu'à la face sombre, inavouable et honteuse d'une histoire douloureuse marquée par la violence et que le film va s'attacher à faire lentement remonter à la surface. Suivant au jour le jour les humeurs de Rose, le montage croise les formes du journal et de la conversation, de la voix off et du cinéma direct, du poème musical et de l'archive familiale, du Scope et de l'iPhone, pour s'approcher le plus près possible de ce qu'une amitié entre une femme noire et un homme blanc peut révéler de la France d'aujourd'hui.

Par l'écriture comme par le montage, le regard de Matthieu Bareyre s'attache depuis ses débuts à sonder l'inconscient, les rêves et les cauchemars de notre temps. Cette démarche devient ici percée intime, miroir sans complaisance de deux amis qui, l'un à travers l'autre, se saisissent ensemble d'un film pour clarifier leur rapport respectif à leur pays, leur filiation et leur héritage.

**Les Pièces d'actualité répondent à un protocole précis : des artistes sont invités à travailler avec des habitants du département du 93 et à produire une pièce, dans une certaine rapidité de production. Comment avez-vous répondu à cette commande ?**

**Mathieu Bareyre :** C'est une longue et belle histoire. Je connaissais le Théâtre de la Commune et ce format de Pièce d'Actualité depuis un moment, car j'avais été le collaborateur artistique de Marion Siéfert sur *Du Sale !*, créée en 2019. Ce dispositif de production permet une création rapide qui place la relation aux autres comme la chose la plus précieuse qui soit, soit deux choses qui participent grandement à ma santé mentale.

Pendant le premier confinement, je me suis mis à rêver d'un art localisé, d'un film qui pourrait s'installer dans un lieu, qu'on ne pourrait voir qu'ici et pas ailleurs, un peu à la manière de ce qu'avait fait Godard avec Vidy Lausanne et son Livre d'image. Nous avons commencé à discuter avec Marie-José Malis et Frédéric Sacard, directrice et directeur adjoint du Théâtre de la Commune et je leur ai proposé de faire un portrait de Rose-Marie Ayoko Folly, que j'avais rencontrée en tournant mon premier long-métrage et qui était devenue l'une de mes plus proches amies. Elle habitait à Pierrefitte-sur-Seine dans le 93, à 10 minutes de chez moi et presque aussi près d'Aubervilliers.

Puis la discussion a continué à quatre avec Marion Siéfert, et nous nous sommes mis à imaginer que le film pourrait être un ambassadeur du théâtre dans le 93 : en amont de la sortie, avec Rose et l'équipe, on irait montrer des rushes ou des essais de montage, dans des cités, des hôpitaux psychiatriques, des prisons, des foyers ou des institutions que ça intéresserait de nous accueillir, à des personnes qui n'auraient jamais eu l'idée de venir au théâtre, pour échanger avec eux. C'était aussi une façon de convier tous les gens rencontrés à venir voir l'œuvre terminée, au théâtre de La Commune, un mois plus tard. Le théâtre deviendrait ainsi une agora où tout le monde pourrait se rencontrer autour du film et profiter des événements qui l'entourent.

Au début, ce qui me plaisait, c'était d'imaginer que ce projet puisse avoir une existence à la fois locale et digitale en partageant, tout au long de la création, des rushes sur la page Instagram « *lejournaldunefemmenwar* ». Puis le film a pris une ampleur supplémentaire avec l'arrivée de Boris Razon, Karen Michael et Fabrice Puchault d'Arte, puis celle de Cécile Lestrade et Elise Hug d'Alter Ego Production. Rose et moi nous sommes donc retrouvés au cœur d'un dispositif de production totalement expérimental et passionnant, rassemblant le théâtre, la télévision et le cinéma. Et cette complexité n'a pas empêché que la priorité reste l'attention portée à Rose et à la création. C'est quelque chose de rare et ça m'a donné énormément d'espoir dans l'avenir, à un moment, juste après le second confinement, où je voyais vraiment les choses en nwar.

**Comment avez-vous composé ce portrait ?**

**Mathieu Bareyre :** La figure de l'artiste qui compose sa toile en solitaire me semble aussi désuète que celle de la muse qui se laisse regarder sans rien dire. Je pense que Rose et moi avons réussi à mettre à mal cet héritage, et c'est assez réjouissant. La seule façon de faire ce portrait de Rose, c'était de mêler son regard au mien, de placer au cœur du film sa propre façon de se regarder, à travers ses propres images, mais surtout en m'appuyant sur son journal intime, un ensemble de carnets qu'elle tient depuis une dizaine d'années et qu'elle a tenu à partager avec moi. Je crois que le film est né de là, de cette intimité extraordinaire déposée par Rose au fil des années sur une de mes étagères.

*Le Journal d'une femme nwar* arrive après deux autres films dans lesquels Rose était déjà impliquée. Il vient d'abord après *L'Époque*, mon premier film, un long-métrage documentaire dans lequel Rose avait une place de choix. Il arrive aussi après *La Vie en Rose*, un scénario de fiction inspirée de sa vie et que nous avons co-écrit. Plus généralement, il vient après cinq années d'échanges permanents avec elle, sur à peu près tout ce dont est faite la vie.

**Comment votre amitié devient-elle un ressort du film ?**

**Matthieu Bareyre :** Si *L'Époque* a enregistré le moment de notre rencontre, *Le Journal d'une femme nwar* montre davantage le quotidien d'une relation, avec ses rires et ses pleurs, ses douceurs et ses heurts.

Tout ce que j'ai fait avec Rose depuis six ans trouve son origine dans le jour où je lui ai rendu visite à l'hôpital alors qu'elle venait d'être internée en 2016. Je lui avais écrit plus tard dans son journal les mots de Van Gogh à son frère Théo : « Sais-tu ce qui fait disparaître la prison ? C'est toute affection profonde, sérieuse. Être amis, être frères, aimer, cela ouvre la prison par puissance souveraine, par charme très puissant. »

**De quelle manière le film aborde-t-il les notions de maladie, de racisme ? Quel message avez-vous voulu faire passer ?**

**Matthieu Bareyre :** Le film s'ouvre sur Rose, à l'acmé de sa crise maniaque, qui hurle sur mon smartphone en FaceTime « Moi je baise la France ! » Donc on peut dire que racisme et maladie sont abordés ensemble et frontalement. Tout simplement parce que ce ne sont pas des notions dans la vie de Rose, mais son quotidien. Tout ce film est un effort pour le faire ressentir, pour prendre très au sérieux l'expression de cette souffrance, donner la possibilité à Rose de s'exprimer pleinement et nous offrir le temps pour ressentir le monde comme si nous étions derrière ses prunelles.

J'espère que mes films ne feront jamais passer de message. Les messages, ce sont précisément ce qu'il faut pulvériser pour laisser la voie libre aux émotions. « The film is the talking » disait Lynch.

**Par extension, pose-t-il la question de la normalité ?**

**Matthieu Bareyre :** C'est la normalité qui nous met à la question. C'est la normalité qui enlève, pour faire des économies, son « Allocation Adulte Handicapée » à Rose, pourtant vitale. C'est la normalité qui administre nos vies en cases, répertorie, décide que telle personne est folle et telle autre saine d'esprit, telle pathologie socialement valorisable, telle autre vouée à

la chambre d'isolement. C'est la normalité qui somme Rose de se « justifier » en permanence de tout et n'importe quoi. C'est la normalité blanche qui enjoint les enfants à perpétuer le racisme des parents. Ce film ne pose aucune question à la normalité mais montre ce que la normalité nous fait à toutes et tous. Je ne veux poser aucune question à quiconque. Je fais des films pour mes proches et pour moi, pour que ça nous apprenne à vivre autrement, en espérant que ça en inspire d'autres.

**Vous utilisez également dans le titre le mot « nwar », que signifie-t-il pour vous ?**

**Matthieu Bareyre :** Pour moi, pas plus que ce qu'il signifie dans le rap depuis le « nwarmement » de Booba en 2015 et, surtout, le deuxième album de Damso en 2016 : une face sombre, inavouable, pas recommandable, pas comme il faut. Pour Rose, choisir le « nwar » du titre, je crois que c'était une façon de... Attendez, je vais lui demander.

**Réponse de l'intéressée :**

« Le soar,

Tard,

Je cogite

Fais de mon mental non pas une entité à dompter, mais une alliée.

Dans le Nwar, y a que du lux, la pénombre aide à y voir plus clair. »

**Qu'est-ce que l'intégration d'archives personnelle apporte selon vous ?**

**Matthieu Bareyre :** Quand Rose fut hospitalisée, et que son internement a interrompu le tournage, j'ai ressenti le besoin de continuer le film en laissant remonter ce que la crise de Rose avait remué en moi. J'ai eu cette intuition, que, pour être complet, le portrait devait devenir autoportrait. C'est à ce moment-là que j'ai repensé à ces images que j'avais tourné adolescent, entre 1999 et 2004 avec une caméra mini-DV. Je ne souvenais absolument pas de ce que ce contenaient ces cassettes.

Ces images nous font traverser le miroir. Elles nous font basculer du point de vue de

Rose à celui de la bourgeoisie blanche bien sous tous rapports. Ces images apportent notamment les preuves de ce que Rose raconte au sujet du racisme. Seules, elles n'auraient qu'un intérêt très limité. Mais mettons-les à côté de celles de Rose, et voilà qu'elles s'éclairent mutuellement d'un jour nouveau, comme de vieux ennemis intimes. Je n'en finis pas d'être passionné par cette puissance propre au cinéma, de pouvoir rapprocher, par le montage, tout ce que la vie sépare.

Quand j'ai proposé l'idée à Rose, j'ai senti que ça la soulageait aussi, de ne pas être seule à porter ce film. Elle m'a écrit : « là, pour le coup, ce sera vraiment notre film ».

#### **Que dit ce film de la société actuelle ?**

**Matthieu Bareyre** : « Noir.e.s » et « bourgeoisie » font partie des mots que la France a, aujourd'hui, le plus de mal à prononcer, alors j'imagine que ce film ne dit rien que la France n'ait vraiment envie d'entendre. Un ami italien m'a dit très récemment : « la France est le pays du déni ». Qu'est-ce que le déni ? Un savoir sans savoir. On sait, mais on ne sait pas vraiment. On ne veut pas « voir les choses en face », ce qui ferait une très bonne définition du cinéma, non ?

**Propos recueillis par Pascaline Vallée, pour le Festival d'Automne à Paris, avril 2022.**

## biographie

**Matthieu Bareyre** est cinéaste. Depuis *Nocturnes*, son premier film primé au Cinéma du Réel en 2015, Matthieu Bareyre est auteur, réalisateur et monteur de tous ses films. De 2015 à 2017, il s'engage dans le tournage-fleuve de son premier long métrage, *L'Époque*, une traversée nocturne dans Paris aux côtés de jeunes dont il filme durant trois ans les rêves, les cauchemars, l'ivresse, l'ennui, les larmes, les mobilisations, le désir, entre les attentats de 2015 à Paris et l'élection présidentielle de 2017. Le film sera sélectionné et récompensé au festival de Locarno, sortira en salle en 2019 et recevra le prix du meilleur premier film par le Syndicat français de la critique.

Au théâtre, il collabore aux pièces de la metteuse en scène Marion Siéfert, Pièce d'actualité n°12 : *DUSALE!* (2019), *jeanne\_dark* (2020) et prochainement *Daddy* (2023), dont il co-écrit le texte. Par l'écriture comme par le montage, son regard sonde l'inconscient de notre temps.

#### **Rose-Marie Ayoko Folly**

« Ayoko c'est mon prénom dans la langue de mes parents. Je ne la parle pas encore. Pour l'instant je me déplace dans un espace linguistique se situant à la jonction du Français lu parlé\_écrit, de l'Anglais lu parlé\_écrit et de l'Allemand lu parlé\_écrit. Sans négliger la linguistique de la rue, elle qui tinte avant d'être lue.

Ne reniant pas la tradition orale que mes parents et les leurs avant eux m'ont transmis, je m'évertue à faire du francoy une langue festive. Par l'usage de sonorités empruntées à d'autres langues telles que le Wolof, l'Arabe ou le Chinois. La calligraphie me touche à un endroit tout particulier. Il est va de même pour ce qui est de la musique, la céramique, la danse et le basket-ball. J'adore l'eau. »

